

Musée des Thermes, en présence d'une magnifique statue antique, on me faisait un récit, où je trouve un symbole de cette histoire. A Anzio, l'ancienne Antium, où le palais de Néron s'étendait jusque sous la mer ; après un orage furieux, les vagues avaient, en déferlant, fait écrouler toute une falaise. Le lendemain, au lever du jour, du sein des eaux apaisées et des débris de la falaise effondrée, on vit émerger cette magnifique statue de marbre. Un procès curieux s'éleva entre l'Etat, représentant l'Océan, et le prince de Sarsina, propriétaire du rivage. Les juges décidèrent que la statue appartenait au sol. Elle fut d'ailleurs cédée à l'Etat ; et elle a gardé le nom que le peuple lui donna le premier jour : la Fanciulla d'Anzio.

Comme la belle statue de marbre, l'Italie a émergé au milieu des effondrements et des tempêtes ; et aussitôt des Puissances diverses se la sont disputée. Nous n'avons pas voulu la laisser se perdre dans les brumes de l'Océan du nord ; nous l'avons réclamée comme étant de notre maison, de notre terre, de la grande famille latine. Nous avons gagné le procès, et gardé pour nous la Fanciulla d'Anzio.

Je ne crois pas me tromper en assurant que l'entente est définitive, et qu'après les épreuves actuelles, il y a de beaux et de longs espoirs pour les grandes Nations riveraines de la Méditerranée.

DENYS COCHIN,
de l'Académie française,
Ancien Ministre,

SOUVENIRS D'AVANT-GUERRE

II. — LES RAISONS PROFONDES DU DESPOTISME WAGNÉRIEN

M. Pierre Lasserre, de qui l'on se rappelle avoir lu des jugements plus absolus et surtout plus passionnés, quant au fond de la doctrine, pose merveilleusement, à mon sens, la question wagnérienne, envisagée du point de vue français, quand il écrit sur ce sujet irritant qui fit couler des flots d'encre : — « Gardons-nous de nous en plaindre : l'Union sacrée n'en a point pâti et la vérité ne peut qu'y gagner. L'épreuve du temps rend plus facile l'équitable appréciation des œuvres d'art, et, en ce qui concerne l'œuvre de Wagner, cette épreuve a déjà été assez longue pour nous ménager vis-à-vis d'elle, un avantageux recul. Nous

pouvons aujourd'hui porter, sur ce vaste monde de musique, de poésie et de décoration théâtrale, des regards plus libres et plus lucides que nos aînés qui le virent pour la première fois se dresser devant leurs yeux éblouis. Le moment vient où les raisons de profonde convenance qui ont voulu que l'auteur de la *Tétralogie* fut exclu de nos théâtres n'existeront plus, et ce sont des considérations de goût qui décideront s'il faut jouer ou ne pas jouer du Wagner. » (1).

Voilà, M. Lasserre le sent comme moi, une façon de poser la question qui ne saurait lui concilier la bienveillance de tout le monde, notamment celle de M. Frédéric Masson et de M. Saint-Saëns, lequel envoyait pourtant à Mme Kalergis en 1871, les plus enthousiastes éloges de l'œuvre wagnérienne. Après la guerre, dont nous ne pouvons attendre d'autre issue que la victoire, il y a trois grands Allemands de l'ordre esthétique dont il apparaîtra bien difficile de déboulonner la statue, et ce sont, vous pensez bien : Goethe, Beethoven et Wagner. Si à ces trois là, vous joignez le nom de Schopenhauer peut-être, et celui de Henri Heine sûrement, vous tiendrez ce qui est essentiel à notre culture !

*
* *

Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'en fait par nous autres, qui eûmes nos vingt ans vers 1885, et qui avons subi les épreuves de 1870 sans en comprendre la portée, à cette date de 1885, c'est-à-dire quinze années après l'épreuve, la statue d'un grand Allemand était en train de s'élever par nos soins à Paris (2) ! Maintes fois nous avons constaté le fait : nous n'avons pas cherché suffisamment à l'expliquer. Il peut être intéressant d'en déduire ici les raisons, qui nous donnent la clé de plus d'un des traits de notre psychologie nationale, et bien que je ne croie pas beaucoup aux réformes de la mentalité collective, celles de la mentalité individuelle étant déjà bien difficiles, il me semble que ce n'est pas sans intérêt que nous pourrions les envisager.

*
* *

Dans un épisode isolé (3), mais expressif pour-

(1) PIERRE LASSERRE. *Le Sens de la Musique Française*.

(2) On s'arrangera comme on voudra, on n'arrivera jamais à blanchir complètement R. Wagner, comme le voudrait M. Kufferath, des injures d'une *Capitulation*. La seule excuse qu'on lui puisse trouver, c'est l'accueil fait à la *Tannhäuser* par les abonnés de l'Opéra en 1861.

(3) Cf. *L'Illusion Sentimentale*.

tant, d'une œuvre romanesque où j'ai mis beaucoup de moi-même et de mes émotions d'art, j'ai tenté de marquer l'écho que des êtres de 20 ans, montés au ton nécessaire par le noble sentiment de l'amitié, purent avoir des splendeurs de la révélation wagnérienne. Je ne crois pouvoir mieux faire que les rappeler ici en les reportant à leur date. On a toujours le droit, n'est-ce pas, de se citer soi-même, de mettre sa propre pensée entre guillemets, surtout si l'on ne voit pas meilleur moyen de la traduire. Il s'agit d'étudiants qui, en 1885, suivent les luttes organisées par Ch. Lamoureux pour le triomphe du wagnérisme et qui y participent de toute l'énergie de leur amour.

« Pour des âmes ardentes et graves comme nos deux jeunes initiés, rien ne vaut la fièvre de telles luttes », solennelles crises de l'art, mêlées où critiques, artistes et public ont coutume de jeter confusément toutes leurs passions, crises heureuses qui dénotent la santé et la richesse dans la vie intellectuelle d'une nation. Sans doute Charles et Lucien sont bien jeunes encore : ils n'ont point d'autorité pour prendre parti. Ils appartiennent au gros de la troupe anonyme, sans responsabilité, mais non sans foi. Quand, le dimanche, après le repos pris à la hâte, ils se retrouvent rue de Lille pour gagner le théâtre du Château-d'Eau, ce ne sont pas deux dilettantes qui vont au devant d'un plaisir, mais deux croyants qui ravivent l'intensité de la jouissance esthétique à cet intérêt supérieur : le triomphe d'une idée. »

Dès l'ouverture des portes, la salle s'emplit et les plus hautes places sont occupées par les plus passionnés. Au premier contact, on y sent l'atmosphère des batailles. D'un coup d'œil, ils mesurent les partis en présence : la lutte ne peut manquer d'être chaude, à supputer le nombre et la qualité des combattants. C'est d'abord quelque ouverture d'un maître consacré : Weber ou Schumann, puis une symphonie de Beethoven qui bénéficie en 1884 des trente années qui précéderont pour acclimater cette gloire tout aussi révolutionnaire à ses débuts que celle de l'astre qui se lève. Le programme marque ensuite le 2^e acte de *Tristan*, et c'est au milieu d'un frémissement universel que l'orchestre attaque le prélude — frémissement qui va grandissant, comme une mer immense, pour lutter contre les flots de cette mer d'harmonies, tantôt berçant l'âme comme la plus suave caresse, tantôt l'exaltant jusqu'à la folie. A peine l'orchestre s'est-il tu que les sentiments rivaux des deux mille auditeurs se confondent et s'opposent, sifflets stridents, acclamations bruyantes, ... mêlées où Charles et Lucien prennent parti..., on devine en quel sens ! Ils n'ont point, à leur gré, d'assez énergiques poumons pour acclamer le glorieux génie qui vient de mourir, mais dont l'œuvre se prolongera dans l'immortalité ! Leur jeunesse enthousiaste le révolte contre ces éternels recommencements dont est faite l'histoire de l'art.

...Montés à ce ton, les voici qui sortent de la salle surchauffée. Quoi d'étonnant si la grande ville murmurante leur propose en vain l'attrait de ses nouveautés et de ses tentations ! Ils remontent le boulevard en se tenant familièrement le bras, et pour eux cette artère palpitante du Paris joyeux où le plaisir

coule à pleins bords — tel un sang jeune dans un riche organisme — n'est pas plus peuplé qu'une campagne solitaire. Des passants pressés les coudoient, des filles hardies viennent couvoyer leur jeunesse, et, d'un ardent regard, les inviter au plaisir. Ils croisent des femmes gracieuses et parées qui, pour d'autres et pour eux-mêmes, sans doute, à tout autre instant, auraient l'attrait du mystère. Mais le sortilège du songe musical vit en eux, et ils n'ont pas d'yeux pour les spectacles du dehors. Leur seule réalité vivante, présente, ce sont les émotions et les idées qui se levèrent au contact du génie qu'ils viennent d'interroger, dans un frisson de tout leur être sensible, et dont ils approcheraient autant que le peuvent faire deux étudiants de vingt ans, bien dépourvus pour tout ce qui touche aux réalités de l'existence ; mais, dans le domaine spéculatif, si riches d'enthousiasme et de bonne volonté !

*
* *

Quel est, je vous le demande, le fond psychologique essentiel de cet état intérieur, vécu par quelques-unes des meilleures têtes de ma génération, et auquel les concerts du dimanche apportaient le seul substitut psychologique qui leur manquât. Ne vous y trompez pas : c'est un fond religieux, ce besoin d'adoration qui est à la base de la nature humaine, et que rien ne remplace. On l'a dit, avec un sens profond des réalités intérieures : les concerts du dimanche, au Château-d'eau et à l'Eden, furent pour beaucoup la messe de *l'Incrédule*, car là seulement ils goûtèrent la qualité d'Idéal dont leur âme était assoiffée.

Dans l'isolement profond où il s'est trouvé placé par la destruction des antiques croyances qui donnaient à ses démarches une solide assise (1), qu'elles aient été minées par le développement de l'esprit critique, ou par les révoltes de la vie, le besoin n'en subsistait pas moins de s'appuyer sur un absolu — car l'homme ne vivra jamais sans foi — et dans l'absence de toute croyance positive, l'art est encore ce qui se rapproche le plus d'un absolu, surtout celui des Symphonies de Beethoven, de Lohengrin et de *Tristan*. Rappelons-nous, dans la correspondance de Flaubert, une lettre adressée à Bouilhet ou à Le Poitevin, peut-être à cet affreux bas-bleu de Louise Collet, bien indigne de la recevoir. — « Tu me parles de travail... oui, travaille, aime l'art. De tous les mensonges, c'est encore le moins menteur. Tâche de l'aimer d'un amour exclusif, ardent, dévoué. Cela ne te faillira pas. L'Idée seule est éternelle et nécessaire. Il n'y en a plus de ces artistes comme autrefois, de

(1) Cf. PAUL BOURGET : *Essais de Psychologie*, où ce sujet se trouve traité de main de maître. Je ne crois pas que l'on ait jamais mieux posé les données du problème.

ceux dont la vie et l'esprit étaient l'instrument nécessaire de l'appétit du Beau, organes de Dieu par lesquels Il se prouvait à lui-même ! »

Je me rappelle très bien avoir vu, aux petites places des Concerts-Lamoureux, au Château-d'Eau, à l'Eden, telles figures expressives, véritablement inoubliables, qui, après 25 années sont encore présentes à ma pensée, d'une réalité et d'une intensité de traits qui les superposent à tant d'images accumulées depuis. Une d'entre elles, figure d'homme ravagée par le pouvoir de souffrir, et la volupté des sensations douloureuses, avait, à certains passages d'expression musicale de Beethoven ou de Wagner, quelque chose de l'extraordinaire intensité du Christ de la Cène de Léonard. Je verrai toujours aussi certains amants qui, les doigts confondus, et les regards perdus dans un rêve sans fin, semblaient échapper aux contingences terrestres de leur passion même, en vertu d'une sorte de rêve éthéré où la matière n'avait plus de place. Puissance indestructible de la musique, constatée, mais non expliquée jusqu'alors, ce sont là de tes coups, car seule entre tous les arts, tu sais diffuser dans l'espace les parcelles de notre être... évidemment à condition de n'être point celle de l'Opéra-Comique ou du Grand-Opéra !

*
**

Telle fut, à mon sens, la raison profonde, irremplaçable, du Despotisme wagnérien, lequel dura 25 ans, et pesa d'un poids écrasant sur les destinées de notre musique française. Il conserverait encore, son ascendant, faut-il le dire ? si des circonstances d'une portée unique n'étaient venues se jeter à la traverse, et renverser les points de vue. Là, comme ailleurs, on a incriminé les méthodes de propagande allemande, et leur action *tentaculaire*. Ils auraient été tentaculaires en musique, comme ils se vantaient de l'être dans l'ordre scientifique. Ne nous laissons pas duper par les mots et leur puissance de séduction : on n'impose pas un art comme un article de commerce, surtout quand il y faut l'assentiment de deux mille auditeurs !

*
**

Non, non, quoi que l'on puisse avancer pour établir le contraire, il y eut, durant toute une période, concordance d'âme, entre une part encore amorphe de l'élite parisienne et les ouvrages du Réformateur. Ceux qui veulent à tout prix trouver des excuses à ce qu'ils appellent notre faiblesse et notre faculté d'oubli, les cherchent dans la na-

ture des sujets déjà traités : Lohengrin, Parsifal, Tristan, ce sont autant de figures de l'ordre celtique et faites pour trouver leur résonance dans le fond de notre âme ! Pour nous, nous nous garderions bien de reprendre la discussion sur ce plan, qui ne nous amènerait à aucun résultat, et nous nous contentons de regarder en nous-mêmes, où la plus brève introspection nous marque la prestigieuse action d'une musique qui s'impose comme une force de la nature ! Si le génie de Richard Wagner agit sur nous — ceux-là du moins qui s'y trouvaient préparés par la culture des grands classiques : les Bach, les Hændel et les Beethoven, — s'il exerça cette formidable emprise ayant tout le caractère d'un despotisme impérieux, il n'en faut pas chercher d'autre cause, que celle d'une puissance musicale qui emporte tout, même et surtout l'effort des théories philosophiques allemandes les plus embrumées de métaphysique.

*
**

C'est vainement que ceux qui l'ont entouré jadis, et qui bénéficiaient des miettes de cette gloire mondiale, tous ces gérants de l'entreprise Wahnfried et Cie, avec le sens bien connu des affaires, tout à la fois étroit et souple des Allemands, oui c'est en vain que tous, depuis le banquier de Bayreuth, qui soutenait l'œuvre jusqu'à l'illustre et maigre veuve qui devait en cueillir le fruit resplendissant, tentèrent de diviser ce génie en fragments, et de mesurer sa supériorité dans tous les arts. Il était essentiel pour eux qu'il apparût au monde sous les traits du Napoléon de l'art contemporain. Comme à l'Empereur, il fallait lui assigner toutes supériorités. L'un s'acharna à voir en lui le premier des Décorateurs de théâtre : c'est une question que nous pourrions épuiser un jour à l'aide de documents certains et inédits qui se trouvent entre mes mains et qui sont des plus curieux : elle en vaut la peine. Tel autre, l'Anglais félon Houston Stewart Chamberlain, préparait son entrée dans la famille Wagner en écrivant deux volumes pour bien montrer la supériorité du philosophe sur le musicien... un troisième affirmait que la musique de *Tannhäuser* et de *Tristan* n'était rien auprès de la conception poétique qui avait présidé à la genèse de ces poèmes. N'était-ce pas dire que le génie stratégique de Napoléon devait s'incliner devant celui du financier et du législateur ? Mais Napoléon lui-même laissait dire, comme eût fait Wagner s'il avait vécu, et concluait avec ce parfait bon sens qui accompagne parfois le génie : « Marengo, Les Pyramides — sa musique à lui — c'est du granit... et la dent de l'envie ne peut y mordre ! »

Pour nous, public, amateurs éclairés, qui suivions notre instinct, — l'instinct infailible qui ne trompe pas — nous n'allions pas rechercher en Richard Wagner le décorateur de théâtre — et pour cause. Nous ne lui demandions pas compte de ses opinions philosophiques : nous ne les connaissions pas davantage : nous savions seulement, grâce à M. Téodor de Wyzewa et à sa *Revue wagnérienne* (1), qu'il avait adhéré au mouvement révolutionnaire de 1848, et qu'il s'était déclaré ensuite partisan chaleureux des doctrines de Schopenhauer, surtout dans leur partie métaphysique. Nous ne discussions même pas la qualité littéraire de poèmes qui par leur origine nous appartenaient en propre, à nous autres Français ; et nous acceptions fort bien, même les plus enragés tenants de la nouvelle religion, que l'on discutât les vertus du Dieu. Nous acceptions également qu'il eût embrumé de nuages métaphysiques à l'allemande quelques-unes des plus nobles figures de notre littérature. En lui nous ne voulions considérer que le *musicien*. N'avions-nous pas raison de nous laisser emporter par le torrent d'une musique qui s'imposait à nous avec l'impériosité, avec le despotisme d'une force de la Nature ?

Et croyez-le, je me garderais de toute prophétie, n'ayant aucun goût pour ce rôle — mais je transcris simplement ce que je sens ; si quelque jour, comme M. Pierre Lasserre nous en laisse pressentir la possibilité, R. Wagner reprend, aux programmes de nos concerts et de nos théâtres, une part de la place exagérée qu'il tenait, ce sera simplement l'effet d'une justice immanente, car vouloir supprimer son œuvre de l'histoire de l'art lyrique, cela équivaut à briser un des anneaux les plus resplendissants de la chaîne de l'art.

PAUL FLAT.

RÉVÉLATIONS SUR LE COMITÉ DE SALUT PUBLIC (4)

II

Plusieurs mois avant son entrée au Comité, Prieur était persuadé que la France courait le risque de périr par le manque d'armes et de poudres. L'exemple des précédentes guerres l'en avait suffisamment avisé. Il s'en était expliqué, avec des membres du précédent Comité de Salut Public, et Danton, l'un d'eux, lui avait dit : « Va encore une fois en mission au Calvados ; à ton retour nous te ferons faire des armes. » La crise du 31 mai, survenue peu après, donna lieu à sa captivité de la part des insurgés qui cherchèrent vainement à lui faire quelque inculpation personnelle. Rendu à la liberté par la soumission de ce département, Prieur de la Côte-d'Or revint à Paris, et fut presque aussitôt nommé membre du Comité de Salut Public, comme je l'ai dit. Là son désir d'accélérer, d'accroître considérablement la fabrication des armes et poudres, trouva une occasion d'autant plus favorable d'être satisfait, que ses collègues du Comité lui laissèrent à peu près carte blanche sur les moyens à employer.

En conséquence il forma, sous le nom de *section des armes et poudres*, de nombreux bureaux correspondant à chaque grande branche de fabrication, et il y adjoignit successivement d'autres objets majeurs concernant certaines écoles, ou des établissements d'art, soit relatifs à la guerre, soit seulement utiles à la prospérité nationale. Il groupa en outre, autour de lui, plusieurs hommes d'un rare mérite, presque tous membres de l'Académie des Sciences, ou qui le devinrent plus tard. Ce furent d'abord les célèbres *Monge, Berthollet, Vandermonde, Fourcroy, Guyton-Morveau*, ces deux derniers membres de la Convention, *Hassenfratz*, ingénieur des mines, et *Adet*, depuis ambassadeur, et aujourd'hui conseiller-maître à la Cour des Comptes ; ensuite d'autres savants ou artistes (2), quand le besoin s'en fit sentir. Ces citoyens, animés d'un zèle patriotique, consentirent à aider le gouvernement dans ses efforts pour sauver la France ; ils vinrent assidûment et sans rétribution à la *section des armes*, répandirent le tribut de leurs lumières sur toutes les questions qui leur étaient soumises ou qu'ils proposaient eux-mêmes, et prirent chacun une part active dans un immense travail. Ils constituèrent ainsi dans le

(1) Donnons un souvenir bien justifié à cette *Revue wagnérienne*, qui fut entre 1882 et 1890 à peu près — mes dates sont approximatives, car la collection est aujourd'hui presque introuvable — le principal organe en France du mouvement wagnérien, fondée et dirigée par le slave Téodor de Wyzewa, de qui Barrès me disait un jour : « Songez, mon cher, qu'il fut, à cette date de sa vie, le plus brillant d'entre nous, celui qui donnait les plus belles promesses ».

M. Téodor de Wyzewa, qui vient de disparaître voici quelque temps, n'aura pas justifié les prédictions de Barrès, et les partisans acharnés de R. Wagner ne manqueront pas d'y voir un châtiment pour la brusque intervention avec laquelle le souple et mobile Wyzewa lâcha un jour sa première idole et reporta tout son amour sur le génie mozartien.

(1) Voir la *Revue Bleue*, n° 1, 1918.

(2) Nous dirions aujourd'hui : *ingénieurs*.